39

Mais finalement, une fois la nuit tombée : Non, a murmuré Gang, on va attendre encore un peu. La tournée des patrouilles s’espaçant en principe à partir de minuit, mieux valait patienter et profiter, pour agir, d’un laps de temps plus confortable.

Un peu, ce serait quand même près de cinq heures interminables dans un froid et une faim à la hausse, sans parler de la peur. Et confortable n’était pas le mot le mieux approprié non plus à leur situation, assise ou allongée, sans même pouvoir parler pour tuer le temps, chacun réfléchissant à soi puis à la situation puis encore à soi. Comme le crépuscule avait fait éclore les premières étoiles, ne restait qu’à les observer pour se distraire, dans un ciel remarquablement pur – car si le niveau de développement industriel nord- coréen permet au moins de ne point trop polluer l’atmosphère, le couvre-feu général évite aussi ce phé-

289

nomène de rayonnement qui, chez nous, obère la transparence céleste. Gang s’est éloigné un moment, de retour avec une grosse branche arrachée à un arbre et qu’il a entrepris de transformer, à mains nues, en bâton. Constance se tenait auprès de lui qui bricolait sa branche, mais sans le moindre frôlement intime entre eux, sans l’ombre d’un chuchotement ni d’un regard. Silence. De leur côté, Objat et Pognel se tai- saient aussi, n’ayant jamais eu de toute façon grand- chose à se dire.

Quant aux patrouilles, on devinait à peine leur présence récurrente au loin, toutes les vingt minutes. Elles ne comptaient sans doute pas plus d’une demi- douzaine d’hommes casqués, émetteur-récepteur et lunette thermique fixés au casque, tenue de camou- flage, fusil-mitrailleur à pointeur laser infrarouge bar- rant le torse en diagonale, longeant les barbelés dans le même silence que troublait, parfois, lancé par un chef d’escouade, un monosyllabe impératif. Et comme l’avait prévu Gang Un-ok, la fréquence de leurs pas- sages s’est peu à peu ralentie : vers minuit, ce n’était plus que toutes les heures. On va pouvoir y aller, a-t-il enfin jugé à mi-voix. On ne disposera que de cin- quante minutes, pas plus.

On y est allés. On avançait courbés, évitant de faire craquer sous ses pas les brindilles, toujours sans le moindre mot, Gang tenait quand même Constance par la main. Quand on s’est trouvés au pied de la clôture,

290

celle-ci paraissait scintiller sous l’effet d’un courant électrique surhumain, surnaturel, si puissant qu’on l’entendait distinctement vibrer. C’est donc avec une infinie prudence que Gang a eu recours à son bâton, en usant comme levier pour soulever la base de cette clôture, micron par micron, jusqu’à dégager un espace assez haut pour qu’on puisse le franchir en rampant – ce qui montre assez que face aux plus hautes tech- nologies, rien ne vaut les méthodes artisanales –, puis, coinçant le bâton entre la terre et le barbelé pour stabiliser le passage, il a fait signe aux autres de se préparer.

On a rampé chacun son tour, non sans une crainte extrême, dans cet interstice. Une fois qu’on s’est tous retrouvés, on n’y croyait pas trop, sur le sol de la DMZ : On ne bouge plus maintenant, a ordonné Gang. Le moindre pas de travers et on saute. À partir de maintenant, il y a des mines partout. Alors qu’est-ce qu’on va faire ? s’est inquiété Pognel. On ne peut pas se risquer là-dedans sans visibilité, a répondu Gang, on ne ferait pas dix mètres. On doit encore attendre. Décidément, s’est permis Pognel. C’est ainsi qu’on a dû patienter encore pendant ce qui restait de nuit, pestant contre le jour qui mettait un temps fou à se lever. Le plus dur a été, en l’attendant, de devoir rester debout, s’asseyant sur ses talons en repliant ses jambes quand on n’en pouvait plus, bien que très vite l’accroupissement soit encore moins tenable.

291

Quand l’aube a daigné se manifester, Gang a défait un autre coin de sa veste d’où il a extrait un document. Celui-ci – relevé topographique indiquant tous les points explosifs – déplié puis soigneusement examiné, en alternance avec des coups d’œil circulaires sur la zone, il a paru mettre un itinéraire au point car fait signe qu’on pouvait se mettre en marche. On s’y est mis.

Marche n’était toujours pas le mot. Cela consistait plutôt à risquer lentement un pied devant l’autre, par- fois sur la pointe de ceux-ci, devant souvent revenir sur ses pas quand le terrain semblait douteux, sur les injonctions de Gang qui consultait son plan toutes les cinq secondes. Mais au moins, au rythme où l’on pro- gressait, on avait le temps de regarder le paysage. Du côté des arbres, hormis qu’ils fussent géants, cela man- quait un peu d’exotisme car les variétés sylvestres, dans cette région du monde, sont pour l’essentiel de nature alpine : trop faciles à identifier, sapins et mélè- zes, bouleaux et chênes y prédominent et c’est à cet égard assez décevant. Certes on apercevait aussi, çà et là, des massifs ou des avalanches de fleurs éblouissan- tes et sans doute rares mais qu’en revanche, par incul- ture botanique, on n’était pas foutus de nommer.

Côté faune, c’était mieux. Déjà, dans les hauteurs de ces arbres, et plus nombreux encore vers la cano- pée, se distinguaient des foules d’oiseaux peinards, insoucieux par nature de la surface du sol et qui se la

292

coulaient douce par couples, par groupes d’influence ou par communautés entières, tout en piaillant allè- grement entre eux. Puis il est arrivé qu’on croise, pro- gressant à cette surface, des animaux ordinairement dangereux pour les humains – un tigre blanc royal, deux panthères – mais qui, tout aussi préoccupés de passer entre les mines, même rompus de longue date à cet exercice, avaient mieux à faire que s’intéresser à eux. Pas plus craintifs qu’agressifs car ignorant tout des penchants cynégétiques et carnivores de l’homme, espèce inconnue dans la DMZ, ces félins les ont igno- rés. Il s’est encore produit qu’on aperçoive ou qu’on traverse des terrains très lourdement foulés en appa- rence et où proliféraient des masses considérables de papillons. Devant cette population multicolore et vire- voltante, parfois dense au point de brouiller le paysage et dont les battements d’ailes créaient une musique veloutée, froissée, frémissante, quiconque en d’autres circonstances se serait arrêté pour s’en émerveiller. Or on n’avait pas le temps. Tout au plus pouvait-on déduire de leur présence qu’outre les animaux rares déjà cités, devaient aussi traîner dans le coin quelques éléphants, pour les raisons exposées au chapitre 13.

Il serait long, pénible de décrire en détail le par- cours des fugitifs vers le sud, parcours lui-même fort pénible et n’en finissant pas. Comme Gang avançait en éclaireur, trop occupé pour s’occuper de Cons- tance, celle-ci s’est accrochée tant qu’elle pouvait au

293

bras d’Objat et ce contact l’a rassurée. Même si ce personnage ne lui avait fait connaître à ce jour, entre la Creuse et la Corée, que des expériences discutables, elle n’imaginait pas qu’ayant forgé ces projets, il en fût le seul responsable. L’eût-elle imaginé qu’elle n’eût sans doute pas accepté son bras – quoique en de telles circonstances, allez savoir. Quant au boitillement de Pognel, il n’accélérait pas le processus. Toujours est-il qu’au bout d’une dizaine d’heures on a enfin aperçu, pas trop loin, la muraille de béton qui barre la limite méridionale de la DMZ. On arrive, a prévenu Gang. On s’en est approchés.

Au pied de cette nouvelle barrière, un regard vers son sommet procurait un vertige inversé, sa hauteur avoisinant ici sept mètres. Or si l’on avait plus ou moins su ramper en venant du nord, on imaginait mal entreprendre, vers le sud, une telle escalade. Sans paraître ému par cette perspective, Gang s’est dirigé vers un bouquet de hêtres qui masquait, en ce point, une chicane.

C’était, aménagé dans le rempart, une sorte de décrochement conçu de telle sorte que, par illusion d’optique, il restait invisible tant qu’on n’avait pas le nez dessus. Le contournant, on se trouvait face à un nouveau portail épais, massif, décourageant. Appa- remment jamais à cours de ressources, Gang a décousu un nouvel ourlet de sa veste, extrait une nouvelle carte magnétique et, à notre surprise, le portail s’est mis à

294

glisser sur son rail – quoique avec une lenteur exas- pérante. On n’en a guère cru ses yeux mais la voie était libre : à nous le sud, sa nourriture abondante et variée, ses nœuds autoroutiers gazeux, embouteillés, superposés, ses penthouses à piscine et climatisation, sa chirurgie esthétique et ses bars à putes, ses fleuves de néons clignotant partout jour et nuit, sa croissance économique à deux chiffres.

Mais alors un ronflement de moteur, puissant bien que feutré, a grossi derrière eux. On s’est retournés pour voir surgir un aéroglisseur chinois de modèle Zubr qui s’approchait à toute allure, en ligne droite et sans se soucier des mines car, monté sur coussins d’air, il pouvait effleurer le sol en toute sécurité. À peine s’est-il immobilisé près d’eux que deux nouvel- les combinaisons noires, d’apparence fort nerveuse, ont bondi de ce véhicule. L’une était équipée d’une copie de fusil d’assaut Dillon avec lance-grenades inté- gré, permettant de propulser trois mille projectiles de calibre 4,45 par minute, l’autre d’une simple mais grosse hache de forestier. C’est vraiment con, a eu le temps de marmonner Gang, on y était presque.

Ces mots ont été ses derniers car, en un clin d’œil, l’homme à la hache l’a proprement décapité – vérifiant ainsi sa prémonition, quelque temps plus tôt, quand il coulait encore des jours tranquilles avec Constance. Pendant que sa tête roulait sur le sol, affichant une mimique boudeuse, l’homme au fusil d’assaut a pris

295

une légère pause en regardant Pognel avec un bon sourire avant de statuer sur son destin en deux rafales. La première a foré sur le corps du boiteux une série de pointillés serrés à hauteur de la ceinture, la deuxième a complété le travail, supprimant les espaces de chair entre les pointillés, de sorte que ce sont deux moitiés de Clément Pognel qui ont basculé par terre, chacune de son côté.

Profitant de cette pause, Objat traînant Constance s’est rué vers le portail ouvert, juste à temps car une grenade de 40 millimètres venait d’exploser derrière eux mais, abrités par la chicane, ils ont été protégés de ses effets. Deux secondes plus tard, de l’autre côté du portail, c’est sans formule d’accueil mais avec fer- meté qu’ils ont été saisis par trois soldats du sud, techniquement dirigés par un major américain qui les a conduits tout droit, toujours sans un mot, vers une salle de débriefing.

Dès cet instant, nous perdons leur trace.